Le camp allemand du Parc à Bernières-le-Patry

pendant la Seconde Guerre mondiale

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, un camp allemand était installé à Bernières-le-Patry, entre les lieux-dits Carcel, le Parc et Montfroux.

Fin 1942, Bernières-le-Patry a été investi par les Allemands qui avaient fait appel à l'entreprise Todt pour aménager un camp militaire, avec d'importants baraquements en semi-dur pour l'hébergement de 200 hommes. Ils ravitaillaient les Allemands de la région, à cheval et en charrette pour économiser l'essence.

Le CD 311 de l'Épine Mottet au carrefour du Parc était restreint à la circulation civile. Le camp était équipé de deux puissants radars et de postes de D.C.A, dont les canons ont abattu plusieurs avions. Un bombardier américain Liberator s'écrasa ainsi près du lieu-dit Anfernel le 5 avril 1944, où une stèle rappelle la mort de six soldats. Le camp du Parc était placé sur un couloir aérien de circulation, et les escadrilles alliées se succédèrent tout l'hiver 1943-44 pour aller bombarder des points stratégiques dans le centre de la France. Chaque soir, un faisceau de projecteurs tournants installé au Mont Pinçon éclairait le ciel, car les avions de gros tonnages volaient de nuit.

Après le débarquement, les petits canons mobiles de la D.C.A. ont été rapatriés par les Allemands, qui ont eux-mêmes miné les radars pour transformer le camp en hôpital et éviter les bombardements. Des gens de Bernières furent alors de corvée pour enterrer 60 soldats, qui furent tous relevés à la fin de la guerre, jusque dans les années 1952-53.

André Rougeyron a donné quelques précisions sur le camp du Parc :

Il existe à Bernières-le-Patry une FLAK (D.C.A.) extrêmement meurtrière. Les Boches y ont exécuté des travaux énormes : casemates, abris bétonnés, aménagement d'un radar, d'une centrale électrique et de nombreuses batteries. Le 12 août 1944, la 86e Brigade de la 3e division Britannique investit Bernières. Les radars de la station du Parc étaient déjà détruits et les Allemands partis (Agents d'évasion, Agents for escape, André Rougeyron, Alençon, 1947, pages 54, 58 & 70).

Souvenirs locaux :

Pendant la guerre, deux Allemands nommés Ranspott et Karl Klein travaillaient au camp. Ranspott avait la cinquantaine, et était spécialiste en radars. Il avait combattu lors de la Première Guerre mondiale, et avait été rappelé en raison de ses compétences. Karl Klein et lui venaient rendre visite de temps en temps à mon grand-père Pierre Hamel à qui ils achetaient des œufs. Ranspott, qui parlait relativement bien le français, lui avait confié que la guerre n'était bonne ni pour les Français, ni pour les Allemands. Un jour, ma grand-mère lui donna un jambon fumé, et ce dernier, qui avait en 1944 un fils approchant les 17 ans, donna en retour pour mon oncle Julien un manteau qui avait appartenu à son fils et devenait trop petit. Julien avait alors 14 ans. Ranspott s'inquiétait pour son fils qui allait partir à l'armée. On n'eut pas de nouvelles de Ranspott après la guerre.

Karl Klein était beaucoup plus jeune. Il pouvait être né vers 1920, voire un peu avant. Mes grands-parents l'appelaient Charles Petit. Il vendait des voitures à Cologne. Il était revenu vers 1955 et était allé voir Vitaline Legrain, qui vivait alors au hameau de Carcel, tout près du camp du Parc. En 2007, j'ai écrit à tous les Karl Klein de la ville de Cologne dans l'espoir de le contacter s'il était toujours en vie, pour n'obtenir qu'une réponse, négative.

Un homme prénommé Robert travaillait également au camp. Il était alsacien et parlait français couramment. Les habitants de Bernières s'en méfiaient !

On aperçoit sur cette vue aérienne de 1947 la route venant du Parc (bas de la photo) et se dirigeant à l'ouest vers Viessoix (haut de la photo). Le côté gauche est occupé par le village de Carcel, où l'on distingue encore cette année là les restes de l'ancien camp allemand.

Informations de M. Valentin Schneider, 2012 :

"Je suis assez surpris de constater que les Allemands se servaient également de pierres naturelles pour ériger les différents bâtiments, chose assez rare à ma connaissance.

Le camp allemand de Bernières-le-Patry doit être la station radar du nom de code "Vampir", l'initiale "V" se rapportant à la ville la plus proche, Vire en l'occurrence. C'est une station de détection de l'aviation ennemie (radars Würzburg) et de guidage nocturne des avions allemands (radars Freya). Établie à partir d'avril 1942, la station est occupée par la 11. Flugmelde-Leit-Kompanie (compagnie de transmissions pour le repérage de l'activité aérienne), subordonnée initialement au II./Luftnachrichten-Regiment 53 (II^{e} bataillon du 53^{e} régiment de transmissions de la Luftwaffe) jusqu'en avril 1943, puis au III^{e} bataillon de ce même régiment.

Nous avons la chance d'avoir le témoignage audiovisuel de l'ancien chef de la station Vampir:

http://www.paradies-oberpfalz.de/index.php?videosache=389&vdetails=1 (ce lien n'est plus actif)

Il parle allemand avec un accent souabe. En résumé, il dit qu'il est à la tête de 80-120 hommes, qu'il reçoit l'ordre au 6 juin 1944 de transformer la station en point d'appui qu'il faudra défendre coûte que coûte. Mais, selon ce témoin, l'alimentation en courant et les câbles téléphoniques sont coupés par la Résistance très tôt, rendant la station aveugle et muette, ce qui contraint la garnison à la saboter".

Le camp en 2013 :

Il subsiste les deux petits bâtiments visibles dans la parcelle allongée, au centre droit de la photo et à droite de la route. Celui situé au bord de la route abritait une centrale électrique alimentant notamment les radars, tandis que le second servait d'atelier de mécanique. Il reste également une centrale téléphonique sous terre.

les deux petits bâtiments vus depuis l'intérieur du champ, dont la centrale électrique à droite

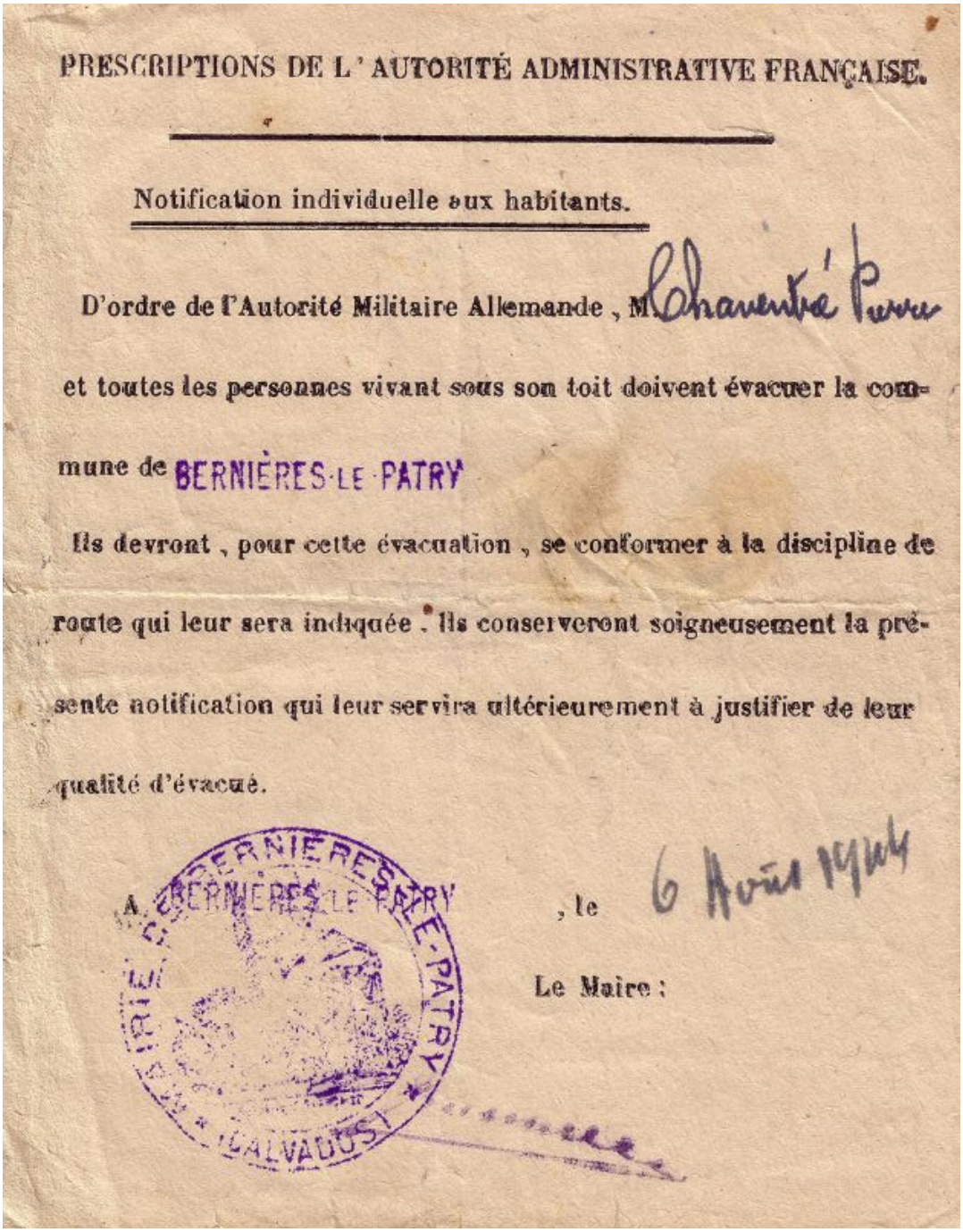
le bâtiment le plus éloigné de la route servait de garage et d'atelier de mécanique

un socle de radar un peu plus loin dans les champs (le second radar a été totalement démonté)

les restes du câble qui alimentait le radar en électricité. Il était alors enfoui.

Il reste du côté sud de la route un château d'eau construit par les Allemands:

Voici un ordre d'évacuation daté du 6 août 1944:



PRESCRIPTIONS DE L'AUTORITÉ ADMINISTRATIVE FRANÇAISE.

Notification individuelle aux habitants.

D'ordre de l'Autorité Militaire Allemande, M. Chauvré Pierre

et toutes les personnes vivant sous son toit doivent évacuer la commune de BERNIÈRES-LE-PATRY

Ils devront, pour cette évacuation, se conformer à la discipline de route qui leur sera indiquée. Ils conserveront soigneusement la présente notification qui leur servira ultérieurement à justifier de leur qualité d'évacué.

A BERNIÈRES-LE-PATRY (CALVADOS), le 6 Août 1944

Le Maire :

Article du journal allemand en ligne oberpfalznetz.de :

http://m.oberpfalznetz.de/onetz/118/4193605/

Ville de Weiden, 5 juin 2014

Hans Pfab, 94 ans, raconte l'histoire du D-Day en Normandie

L'odyssée après le Débarquement

A un cheveu près, la dernière heure de Hans Pfab avait sonné peu après le D-Day. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'entrepreneur de transport servait en Normandie. Celui qui avait à cette époque 25 ans était lieutenant-colonel et commandant de compagnie de la station *Vampire V4* - au moment où les Alliés débarquaient dans le nord de la France. Ces jours-ci, le souvenir est de nouveau très proche : Aujourd'hui, c'est le 70ème anniversaire du D-Day.

La base servait à la conduite de leurs propres avions, et pour abattre des avions ennemis. "De telles stations de radar ont été dirigées par des pilotes," raconte l'homme aujourd'hui âgé de 94 ans. À cette époque, il était à la tête de 250 soldats. Leur mission : "Défendre la base jusqu'au dernier homme face à l'avancée des Américains".

Dans la nuit du 5 juin, "la Résistance a coupé le téléphone et le câble." La conséquence : "La station radar n'était plus opérationnelle". Le lendemain, les Américains débarquaient à Omaha Beach, "à ce moment là il y avait mauvais temps", se rappelle Pfab. En raison de la liaison téléphonique coupée, Pfab et ses hommes se sont rabattus sur un poste de radar de secours. "Nous avons ainsi appris que dès le deuxième jour du Débarquement la ville de Vire la ville avait été détruite par des chasseurs-bombardiers".

Dans la soirée, le pilote a appelé ses sous-officiers et a donné l'ordre pour le lendemain "dans la matinée à six heures de quitter la station avec des paillasses". Dans une forêt située à proximité, les soldats ont trouvé refuge. "Je les laisse ensuite creuser des trous d'hommes individuels". Le départ précoce a été la grande chance des hommes : "A 8 heures les Américains sont venus avec les *Jabos* et ont aplati la base avec des roquettes". Les baraquements ont également été détruits à ce moment là.

Le cinquième jour après le débarquement, Pfab a reçu l'ordre de se rendre à Bordeaux avec sa compagnie. "Sur le chemin nous sommes passés à Mayenne, un quartier avec une autorité supérieure." Il n'y avait là "plus que 23 infirmières". Pfab a ordonné qu'un camion devait emmener les femmes et deux de ses soldats pour le voyage de retour. Lui-même a poursuivi son chemin avec le reste de la troupe à Bordeaux. Là-bas, l'unité a été dissoute.

Quatre semaines plus tard, un appel a été lancé à tous les officiers : tous devaient se présenter à Berlin pour la défense de la capitale et du Führer. Parce que Pfab avait également la formation de parachutiste, il y fut affecté comme chef de groupe. "Je me suis ensuite attribué douze hommes et je devais me mettre en relation avec une unité SS". Après une opération russe, où ils ont été contraints d'abandonner, les hommes ont pu de nouveau reprendre la direction de la maison. "Ainsi s'est achevé le chapitre *Vampire*".

Sur le chemin du retour, il a rencontré deux Américains, "qui nous ont alors emmené". Après un interrogatoire au cours duquel il ne put rien dire conformément à un ordre, il se retrouva dans une prison à Wolfenbüttel. "J'étais sur le point de mourir", des collaborateurs de la Croix-Rouge ont apporté Pfab dans un hôpital. De là, il s'est rendu ensuite à Ludwigsburg, où en 1946 il a ouvert une entreprise de transport. Le 11 Juin, Pfab célèbre son 95e anniversaire. Alors nos lecteurs en apprendront plus sur sa vie.

Article d'origine :

Hans Pfab (94) erzählt vom D-Day in der Normandie

Odyssee nach Invasion

Um ein Haar hätte kurz nach dem D-Day auch Hans Pfabs letztes Stündlein geschlagen. Im Zweiten Weltkrieg diente der Transportunternehmer in der Normandie. Der damals 25-Jährige war Oberstleutnant und Kompaniechef des Stützpunkts ‚Vampir V4' - zu dem Zeitpunkt, als die Alliierten in Nordfrankreich landeten. In diesen Tagen ist die Erinnerung wieder ganz nah: Heute jährt sich der D-Day zum 70. Mal.

Der Stützpunkt diente zur Führung von eigenen Flugzeugen, um feindliche Flieger abzuschießen. "Solche Radar-Stützpunkte sind von Piloten geleitet worden", erzählt der 94-Jährige. Damals war er Chef von 250 Soldaten. Ihr Auftrag: "Den Stützpunkt, sofern die Amerikaner vormarschieren, bis zum letzten Mann zu verteidigen."

In der Nacht zum 5. Juni "hat die Résistance Telefon und Kabel gekappt". Die Folge: "Der Radar-Stützpunkt war nicht mehr einsatzfähig." Einen Tag später landeten die Amerikaner in Omaha Beach, "zu diesem Zeitpunkt herrschte schlechtes Wetter", erinnert sich Pfab. Wegen der gekappten Telefonverbindung griffen Pfab und seine Männer auf ein Radargerät mit Notstrom zurück. "Damit haben wir festgestellt, dass bereits am zweiten Invasionstag die Stadt Vire durch Jagdbomber zerlegt worden war."

Am Abend rief der Pilot seine Unteroffiziere zusammen und gab den Befehl, am nächsten Tag "in der Früh um 6 Uhr mit Strohsäcken den Stützpunkt zu verlassen". In einem nahe gelegenen Wald fanden die Soldaten Unterschlupf. "Ich habe sie dann Ein-Mann-Löcher graben lassen." Der frühe Aufbruch war das große Glück der Männer: "Um 8 Uhr kamen die Amerikaner mit den ‚Jabos' und haben mit Raketenbombern den Stützpunkt platt gemacht." Auch die Barackunterkünfte wurden dabei zerstört.

Am fünften Tag nach der Invasion erhielt Pfab den Befehl, sich mit seiner Kompanie nach Bordeaux aufzumachen. "Auf dem Weg dorthin passierten wir auch in Mayenne ein Quartier mit einer vorgesetzten Dienststelle." Dort waren "nur mehr 23 Helferinnen". Pfab ordnete an, dass sich ein Lkw mit den Frauen und zwei seiner Soldaten auf die Heimreise machen sollte. Er selbst setzte seinen Weg mit dem Rest der Mannschaft nach Bordeaux fort. Dort löste sich die Einheit auf.

Vier Wochen später erging ein Aufruf an alle Offiziere: Alle mussten sich nach Berlin zur Verteidigung der Hauptstadt und des Führers melden. Weil Georg Pfab auch die Fallschirmausbildung hatte, wurde er dort als Gruppenführer eingeteilt. "Ich habe dann zwölf Mann zugewiesen bekommen und sollte mich mit einer SS-Einheit in Verbindung setzen." Nach einem Russlandeinsatz, bei dem sie aber zur Aufgabe gezwungen waren, machten sich die Männer wieder Richtung Heimat auf. "Damit war das Kapitel ‚Vampir' zu Ende."

Auf seinem Rückweg traf er auf zwei Amerikaner, "die haben uns dann mitgenommen". Nach einem Verhör, bei dem er gemäß einem Befehl nichts sagen durfte, kam er in Wolfenbüttel ein Gefängnis. "Ich war am Verrecken" Mitarbeiter des Roten Kreuzes brachten Pfab in ein Lazarett. Von dort machte er sich dann auf in Richtung Ludwigsburg, wo er 1946 ein Transportgeschäft eröffnete. Am 11. Juni feiert Pfab den 95. Geburtstag. Dann erfahren unsere Leser mehr aus seinem Leben.

Bei einem Heimaturlaub am 1. Juni 1943. Bild: hfz

Pendant une permission au pays le 1er juin 1943